

ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE GUÉNO



« La mémoire est la part humaine de l'Histoire »

L'écrivain évoque pour « Historia » la nécessité de continuer à entretenir cette mémoire dont les familles constituent le premier rouage de transmission. Et nous livre un texte inédit adressé à son grand-père.

Dans l'immédiat après-guerre, n'est-ce pas le silence et l'indicible qui l'emportent le plus souvent sur la volonté de témoigner ?

Un traumatisme est toujours suivi d'une période de silence. Survient aussi le temps du doute et de la révolte. Pour certains survivants, ce sentiment est si insupportable qu'ils préfèrent mettre fin à leurs jours. Ceux qui finissent par sortir du mutisme le font sous la pression de leurs enfants et petits-enfants, lesquels ressentent le besoin de savoir, parfois longtemps après les faits. Ma grand-mère avait épousé un Breton qui a fait toute la Grande Guerre. Sa vie est un roman : mousse terre-neuva à 15 ans, incorporé aux bataillons d'Afrique pendant la Grande Guerre en trichant sur son âge, blessé par trois fois. Cet homme n'a rien dit de sa guerre entre 1919 et 1967. La mort de sa femme, en 1968, a ouvert les vannes. Tous les soirs, il me racontait une journée de guerre, pendant deux heures. Il se souvenait du moindre détail. J'arrêtais de faire mes devoirs pour l'écouter. Avec le recul, j'ai pris conscience que ces confidences ont été le déclic de *Paroles de poilus*.

Comment expliquez-vous ce sentiment de révolte chez ceux qui ont réchappé des tranchées ?

Cela dépasse l'échelle humaine... Rendez-vous compte : le 22 août 1914, 27 000 soldats français perdent la vie en une seule journée ! C'est un chiffre effroyable. On ne peut pas l'accepter même si cela va à l'encontre de la doxa officielle. Une famille sur trois s'est reconnue dans



Louis Guéno, le grand-père de l'écrivain, avec sa femme et leur fils vers 1917. Né en 1887, il est mobilisé en 1914 comme brigadier au 27^e régiment de dragons. Blessé trois fois, il reçoit la médaille militaire, la Croix de guerre et la Médaille coloniale.

le Soldat inconnu car, sur les 1,5 million de morts, 500 000 sont portés disparus ! Jusqu'à il y a encore vingt ans, certaines familles étaient encore dans le déni : impossible d'accepter la mort d'un proche sans avoir retrouvé son corps. Aujourd'hui, on pratique des recherches ADN pour procéder à des identifications. Mais c'est une goutte d'eau dans l'océan. Les écrivains qui ont combattu sur le front avaient déjà commencé à prendre du recul dans leur correspondance de guerre sur la folie de ce conflit. Cela s'est accentué à leur retour. Cette question alors les a hantés : tout ça pour quoi ? Tout ça pour rien... Rappelez-vous le *J'accuse* d'Abel Gance, quand les poilus morts sortent de terre et défilent au pas. Ils accusent ceux qu'ils jugent responsables de la tragédie.

Les familles ont-elles réussi à faire entendre leur colère face au pouvoir et à l'institution militaire ?

C'est très compliqué. Un enchaînement de circonstances a fait que cette colère a été neutralisée. Après l'incroyable saignée de la guerre survient, en 1918-1919, la grippe espagnole, puis, dix ans plus tard, la grande crise frappe l'Europe durablement... Trois coups de boutoir en une décennie ! Dans les années 1930, le Front populaire et les congés payés apportent au peuple un moment d'air frais. Et puis, la guerre éclate de nouveau... Confronté à une telle succession d'événements, l'esprit de révolte a été étouffé. Les gens ont vécu une extrême lassitude.

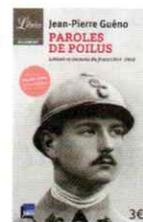
Avez-vous identifié les générations de lecteurs qui sont à l'origine du succès de *Paroles de poilus* ?

Le gros des troupes est constitué par les adolescents. Les petits-enfants m'ont apporté la matière, mais ce sont les lecteurs de collège et de lycée, sur prescription de leurs enseignants, qui ont joué un rôle fondamental. Ils se sont identifiés à ces soldats qui avaient pour la plupart entre 17 et 23 ans. La mémoire de la Grande Guerre est le plus fabuleux terrain de dialogue intergénérationnel, car pas une famille n'a été épargnée.

La jeune génération est soucieuse d'entretenir la mémoire des aïeux tombés au champ d'honneur. Elle utilise pour cela les réseaux sociaux et les blogs sur Internet. Quel regard posez-vous sur ce nouveau mode de transmission mémorielle ?

Cela correspond à un mouvement de fond. L'Histoire ne doit pas se résumer à ses grandes pages et aux stars récurrentes de nos livres. Elle doit intégrer le peuple. Pendant des siècles, les historiens ont méprisé les

lettres, les correspondances. Le débat où l'on opposait Histoire et mémoire fut interminable. La mémoire n'est rien d'autre que la part humaine de l'histoire qui vient des témoignages, des vivants, et qui échappe aux historiens – dont quelques-uns revendiquent une posture de greffier, autrement dit d'intermédiaire. Il faut veiller à ne pas tuer l'émotion pour ne pas transformer l'Histoire en une litanie de noms et de dates, et un compte rendu d'autopsie. Il faut reconnaître un pouvoir à ces gens qui retrouvent les documents de leurs ancêtres. Il est vital que ce soit la famille qui entretienne cette mémoire. En cela, les réseaux sociaux et Internet sont de très bons relais. Je crois très fort à l'histoire collaborative et générationnelle, dont le Web est un formidable outil. Rien n'est plus épouvantable que ces caisses de correspondances dispersées que l'on retrouve chez les brocanteurs. C'est une mémoire qui disparaît. ♦



Paroles de poilus, de Jean-Pierre Guéno (« Librio », 3 euros). Paru en 1998, cet ouvrage fit entendre pour la première fois la voix de ces millions d'hommes jetés dans l'enfer des tranchées. Un succès d'édition phénoménal.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS

« Mon grand-père, ce poilu qui me raconta sa guerre... »

Texte inédit de Jean-Pierre Guéno

“ Entre 1919 et 1967, tu n'as jamais parlé de la guerre; des années de galère qui ont suivi; de tes cicatrices physiques et morales. Elles ont marqué ta démarche: tu traînes un peu la jambe et tu revis tes blessures lorsque le temps change. [...] Quand tu reviens de la guerre en 1919, tu redeviens douanier à Paris à l'octroi de la porte Maillot. Tu habites avec Clémence et mon père, Pierre, [...] près de la porte de Clichy, à deux pas des fortifications. Pendant la journée, tu es douanier. La nuit, parce que Clémence ne peut plus travailler, [...] tu es à la fois manœuvre et portefaix à Luna Park, sorte de Foire du trône permanente établie là où s'implantera le palais des congrès de la porte Maillot. Entre ta journée et ta nuit de travail, tu hantes les bistrotts du nord du 17^e arrondissement [...]. Depuis 1915, tu es sous la dépendance de cet alcool de bois frelaté dont on abreuvait les poilus dans ton régiment pour leur donner le courage de charger baïonnette au canon... Tu bois pour oublier quatre années de guerre, pour oublier la

souffrance, les horribles blessures et la disparition de tes compagnons, pour oublier les fantômes de ton régiment décimé... Tu bois pour oublier la mort de ton frère Alexandre. Au début des années 1920, les cures de désintoxication n'existent pas, et les hommes qui ne boivent pas ne sont pas des hommes... En 1921, quand il sort de son école, mon père, qui a 7 ans, va te chercher dans les cafés afin de te ramener à la maison [...]. Tu étais un homme doux. Mais l'alcool te rend mauvais. Il t'arrive de battre Clémence, comme pour la punir de ta survie. Il te faut un peu plus de quatre ans pour arriver à te désintoxiquer. Pour redevenir un homme affable et silencieux. Quatre ans d'une autre guerre après la guerre. Et la mort de Clémence vient briser un silence qui aura duré quarante-huit ans. Elle libère le flot de tes souvenirs, les images qui endiguaient ta mémoire. Pendant près d'une année, je vis avec toi un raz-de-marée: tu me racontes ta guerre minute par minute. Tu revis tes marches et tes combats. Tu sembles avoir une mémoire

topographique, presque physique, de cette terre qui a porté tes attaques et tes retraites, et qui a bu ton sang par deux fois... Sous les vagues des champs aujourd'hui recouverts de blé ou de tournesol, tu retrouves le contour des champs de bataille... Les obus se remettent à exploser dans ta tête. Tes amis revivent, ils te parlent la nuit. Ceux qui sont morts avant l'armistice. Ceux qui sont morts dans les mois qui ont suivi, rongés par les gaz ou par leurs cauchemars. Ceux qui sont morts jusqu'à hier soir et dont tu suis les enterrements, par avis de décès et par journal interposés [...]. À présent, Louis, toi qui survécus à quatre années de guerre, à la grippe espagnole, à la grande crise de 1929, à quatre années d'occupation, tu n'as pas envie de survivre au départ de Clémence. Tu es prostré dans une sorte de parenthèse. Comme si tu avais décidé d'attendre la « grande permission », la vraie, la permission définitive de la rejoindre. C'est sans doute aussi ce qui t'incite à me raconter ta guerre. En état d'urgence. Avant de partir pour de bon. ♦